

dans la pente, sûrs d'être passés de la tête de course à la queue de peloton. À 8 h du matin, après 3 heures d'aller et retour dans la Madra, c'est l'hailu total. En fait, nous suivions depuis 30 minutes le parcours du 9 km, à l'envers... Nous nous retrouvons donc logiquement à Réal sur la ligne de départ. Nous restons zèz, le club des 5 décide de couper par le village pour retrouver le barrage de Puyvalador. Le parcours passe là-bas. Avec Thierry, nous emboltons le pas d'Olivier sur ces trois kilomètres plutôt plats. Sur le roulant, c'est lui le plus fort mais il n'a pas l'intention de nous lâcher. Il doit sentir que nous sommes de bons gars qui l'amèneront loin. En revanche, abandonnant notre sillage, Pierre et Laurent ralentissent. Nous ne les reverrons plus.

Au premier ravitaillement vers 8 h 30, les organisateurs semblent surpris de notre histoire à tourner en rond : « Ce n'est pas possible. On avait tout vérifié. Quelqu'un a dû débaliser durant la nuit » assure Stéphane. « Ne vous énervez pas les gars. Concentrez-vous sur la suite. La Pyrenayca est encore longue. » Effectivement, nous sommes sur les bons rails, malgré cette dizaine de kilomètres de trop. Si j'en crois le profil de la Pyrenayca, cela descend maintenant jusqu'à Quérigut en Ariège, prochain ravitaillement. Pourtant, ça n'arrête pas de monter. Comme nous avons accéléré le rythme pour distancer les poursuivants, personne ne parle mais nous n'en pensons pas moins. Enfin, le profil redescend vers l'Ariège. À 9 h 30, nous arrivons enfin dans le dernier village avant la haute montagne.

À Pic. « C'est un drôle de sport que nous avons choisi, les gars. Quand ça monte, j'ai envie que ça descende, quand ça descend, j'ai hâte que ça monte. Quand c'est plat, j'espère toujours un peu de pente. Et moi qui aime le dénivelé bien dur en montée, en ce moment je rêve de l'inverse mais c'est con car tout à l'heure je vais le regretter. » Les cupains se marrent, surtout Thierry dans sa barbe rousse si rugueuse. Le parcours passe d'abord par une forêt détrempée. Il n'y a pas de chemin, c'est tout droit dans la pente. Puis nous entamons l'ascension du Roc Blanc vers midi. Il porte bien son nom celui-là. Pour l'atteindre, il faut passer par des névés assez dangereux. Nous ne sommes pas équipés pour la haute montagne, juste pour courir en altitude. Pas de crampons donc, nous nous servons de nos bâtons pour ne pas faire une grosse glissade vers le lac enneigé 300 m plus bas. À l'arrivée, un concurrent nous fera halluciner en racontant son passage ici : « Comme je n'avais pas de bâtons, j'ai pris une grosse pierre dans chaque main comme l'homme de Tautavel prêt à les planter dans la neige en cas de chute. »

Arrivés à 2 500 m, nous sommes de nouveau pris dans la tourmente. Brouillard, vent fort, sol glissant et froid saisissant. La descente est encore plus problématique : un faux pas et c'est le grand saut dans l'inconnu puisqu'on ne voit pas à plus de 50 m. Toujours à l'arrivée, le même concurrent non finisher nous parlera des sept Espagnols engagés. Ils ont été impressionnés par ce passage au point de tous abandonner dans la vallée plus bas : « Ils n'arrêtaient de gueuler. Ce n'est pas possible, ce n'est pas un trail, c'est de l'alpinisme ! » Olivier a de plus en plus de mal à suivre le rythme. Il est parti trop vite et il est

en train de payer, mais il serre les dents, souffre en silence et suit en baissant la tête. Avec Thierry, nous commençons à l'apprécier.

Après 1 000 m de dénivelé négatif sans souci particulier si ce n'est quelques chutes douloureuses, nous avons face à nous la grosse difficulté du jour : le Carlit, 2 921 m, le plus haut sommet du Languedoc Roussillon. « Un roc de mierde » ont dit la veille soir les organisateurs aux Espagnols. On en est encore loin.

à plus de 30 bornes. Il est 14 h 30 et notre objectif maintenant est d'atteindre le sommet avant la nuit et de basculer ensuite vers le lac des Bouillouses. Dans la vallée, il fait très chaud et la marche d'approche est d'abord bucolique à souhait. Les champs de rhododendrons habillent les pentes vers le refuge de Bays à 1 954 m d'altitude, parfaitement situé au-dessus du lac limpide du même nom. Nous nous pourléchons d'avance les babines. Il y a un gros ravitaillement là-haut. Nous avons faim et soif après 12 heures à crapahuter dans la montagne.

À manger SVP ! Arrivés sur le belvédère, nous avons une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est que nous sommes évidemment en tête de la Pyrenayca. La mauvaise : pas de pâtes ni de soupe, encore moins de pain sur

l'étagère. Juste du fromage, du saucisson et des gâteaux. Les bénévoles sont adorables, nous versent du thé et remplissent nos gourdes mais nous repartons avec le ventre vide.

L'endroit est magnifique. Il y a partout des gros blocs de rochers et nous sautons de l'un à l'autre pour avancer. Nous dépensons beaucoup d'énergie. Nous traversons ensuite des dizaines de petits ruisseaux. L'ambiance est à la haute

CETTE FEMME
INCROYABLE
S'ENROULERA
DANS SA COUVERTURE
DE SURVIE POUR
ATTENDRE LE JOUR.
BLOTTIE DERRIÈRE
UN ROCHER.



UNE HISTOIRE DE 20 ANS

C'est en 1988 qu'a vu le jour la Pyrenayca, mais sous une tout autre forme. À l'époque, quelques passionnés ont lancé une épreuve qui se déroulait sur trois jours, avec une étape de 25 à 30 km par jour à courir en individuel ou en équipe de trois. Un format très similaire à nos trails à étapes d'aujourd'hui, mais vingt ans plus tôt ! Le parcours évoluera de 1987 à 1994, puis l'aventure s'occupera pendant quelques années... jusqu'à ce qu'Araven Adventure, déjà organisateur du Trail Blanc de Font Romeu, décide de la relancer en 2000, en l'adaptant à la pratique moderne du trail. Une première édition donc, mais chargée d'histoire.